

Quatre grands journaux européens, membres de l'Alliance européenne des journaux leaders (LENA) se sont associés avec l'appui du Programme européen pour l'intégration et la migration (EPIM) et de la Fondation Roi Baudouin pour enquêter sur le sort des mineurs non accompagnés (MENA) dans quatre pays européens : l'Italie, la Grèce, l'Allemagne et la Belgique.

Ecrit par Paolo Brera, *La Repubblica*

**En Belgique, chaque réfugié mineur non accompagné reçoit l'aide d'un tuteur
(28/10/2016)**

La Belgique aurait beaucoup à apprendre aux autres pays en matière d'accueil des mineurs. Notre grande enquête sur les traces des mineurs non accompagnés en Europe.

Tout comme Romulus et Rémus avec le Tibre et la louve, ces enfants sauvés des eaux ont dû se débrouiller seuls au milieu des loups. Et tout comme Rhéa Silvia, la vestale tuée pour avoir conçu avec un dieu violeur les futurs fondateurs de Rome, leurs parents ont eux aussi vécu des histoires tragiques. Khorched, un beau garçon au regard doux et au physique de boxeur, a été sauvé par sa mère, qui l'a caché à son père taliban avant qu'il ne le fasse disparaître, comme son frère : « Il m'avait emmené dans une madrassa, une école coranique, où je devais apprendre à prier et à me faire sauter avec une ceinture explosive. Maman m'a confié au voisin, en l'implorant de bien vouloir payer les trafiquants pour qu'ils m'emmènent le plus loin possible », explique-t-il. Il avait alors 12 ans. Aujourd'hui, il en a 18. Il a commencé à travailler et sa fille viendra au monde dans quelques jours.

Qui sont-ils ?

Son histoire, comme celle du petit Lision, 9 ans, arrivé en Belgique juste avant que n'explorent les bombes à l'aéroport et dans le métro, qui, ce jour sanglant, s'est exclamé, le regard terrifié, « ici aussi il y a des talibans ? », servira peut-être à comprendre qui sont ces enfants qui débarquent seuls sur les côtes européennes, sous nos yeux à la fois attendris et effrayés. Nous nous souvenons tous de ce garçon de 17 ans, Riaz Khan Ahmadzai, qui annonçait, les yeux exorbités, son martyre imminent avant de s'attaquer à la hachette à cinq personnes à bord d'un train sur la ligne Treuchtlingen-Wurtzbourg, en Allemagne. Lui aussi était un « mineur non accompagné ». Mais peut-être devrions-nous surtout nous souvenir des garçons comme Amin, que la vie n'a pas épargnés pendant la guerre, furieux et agressifs comme des chatons maltraités, et qui ont pourtant éclos ici, à Bruxelles, comme les fleurs qui colorent le printemps dans les Flandres. Aujourd'hui diplômé, Amin fait à présent un master en ingénierie civile. Amin est un homme heureux et une personne qui ne demande qu'à se révéler, et non plus un problème à résoudre.

« J'ai quitté Jalalabad en 2011 », raconte Khorched, dans une petite pièce de Mentor Escalé, une ONG qui s'occupe des enfants réfugiés en les aidant à devenir des adultes autonomes avant que le système belge d'aide sociale, pourtant solide, ne les abandonne, « et je ne comprenais pas bien

ce qu'il se passait. Je n'étais jamais allé à l'école, papa ne voulait pas que j'y aille, mais un jour, il a dit à maman que j'étais grand et que le moment était venu de m'y emmener. Aucun de nous ne savait ce qu'était un taliban. Il m'a confié à un autre taliban, qui m'a fait monter dans son pickup tout en complimentant mon père : "tu as bien fait de l'amener, bravo", lui a-t-il dit. Mon père et le taliban m'ont emmené à Chenury, un petit village dans les montagnes. Ils portaient tous de longues robes blanches, il y avait des armes partout. »

Dans la madrassa, l'école coranique, « On nous faisait prier toute la journée, et en priant, ils nous apprenaient à nous faire exploser. Je dormais par terre avec quatre autres garçons, et ils nous faisaient réciter le Coran depuis l'aube. Ils nous expliquaient que nous devions faire le Djihad, la guerre sainte, et chasser les Américains. Un jour, ils ont emmené un des quatre garçons qui dormaient près de moi. Ils lui ont fait porter un habit avec une ceinture d'explosifs et il n'est jamais revenu ».

« Si tu ne paies pas, je te coupe les oreilles et le nez »

Voilà ce à quoi a échappé Khorched, et cela n'a pas été facile. Tout comme il n'a pas été facile de comprendre qu'il avait droit à autre chose : « Tous les trois ou quatre mois, on nous laissait rentrer chez nous quelques jours. Ma maman me demandait comment j'allais, et je lui répondais toujours que tout allait bien ; mais un jour, je lui ai raconté l'histoire des explosifs, et c'est alors que maman a compris. Mon frère, qui avait une vingtaine d'années, avait disparu quelques années plus tôt ». Ce jour-là, la mère de Khorched lui a donné la vie une seconde fois. « Elle m'a emmené chez un voisin, qui m'a confié à un homme... ». Son voyage est un livre, pas un article dans un quotidien : le froid, les frontières, l'Iran, la découverte des lumières qui illuminent les villages la nuit ; la neige, les bennes dans lesquelles on voyage à quarante et où l'on ne peut pas respirer ; ce pauvre vieillard mort de faim sur son âne, la maison en Turquie et les menaces à l'encontre de jumeaux, compagnons de voyage, qui n'avaient qu'un « billet » payé : « toi, oui. Toi, non. Si tu ne paies pas, je te coupe les oreilles et le nez ».

Tous ces noyés, la peur de mourir en mer alors que les vagues nous renversent et que l'on s'agrippe à un tronc. La Grèce, enfin. «Huit mois à Athènes, puis Patras », la tentative manquée de partir à bord d'un bateau, caché dans la poubelle, et, enfin, l'étreinte mortelle avec l'acier sous la benne d'un camion. Nous voilà en Italie. « Saute dès qu'il s'arrête après avoir quitté le port, m'avait-on dit. Mais il ne s'arrêtait pas, et je n'en pouvais plus. J'ai alors commencé à donner de gros coups sous le camion pour qu'il m'entende, et il est venu voir. Le chauffeur était furieux, il m'a frappé, mais je me suis enfui. » Ensuite, le train, puis : « à Paris, j'ai rencontré des garçons qui voulaient aller en Belgique, ils disaient qu'on était bien ici. Je me suis joint à eux ».

La Belgique aurait beaucoup à apprendre aux autres.

C'est à Bruxelles que l'a accueilli le réseau social que ce petit pays secoué par le terrorisme avait mis en place (et que, heureusement, il s'obstine à améliorer) pour les enfants qui arrivent sans leurs parents. Malgré les erreurs urbanistes colossales commises par le passé (comme la ghettoïsation atroce des immigrés de deuxième génération dans des quartiers islamisés comme à Molenbeek, où vivaient les djihadistes qui ont ensanglanté Paris) et même si la discrimination

(dans les perspectives d'emploi, par exemple) est le pain quotidien, la Belgique aurait beaucoup à apprendre aux autres pays en matière d'accueil des mineurs.

« En six semaines, explique Jean-Pierre Luxen, directeur de Fedasil, l'agence fédérale qui gère les demandes d'asile, nous garantissons l'accès à l'école à tous les mineurs, même à ceux qui n'y sont jamais allés. Nous leur offrons un lit, des médicaments, un soutien psychologique, une protection juridique et une formation. Nous les accueillons dans des classes spéciales pour leur enseigner le français ou le flamand, et après un an, nous les intégrons dans des classes normales. Chaque mineur non accompagné se voit attribuer un tuteur, qui s'occupe de son éducation et l'aide à résoudre tous les problèmes qu'il rencontre ». On devient tuteur au terme d'une formation de deux mois : « La sœur de mon épouse est elle aussi devenue tutrice », ajoute M. Luxen. Il revient au tuteur d'accompagner l'enfant devant la justice, s'il a des ennuis. « Ce n'est malheureusement pas inhabituel. Les problèmes avec la police le week-end, par exemple, sont beaucoup plus fréquents qu'on ne le voudrait ». Ce sont des fleurs du désert, leurs épines doivent être maniées avec délicatesse et savoir-faire. Voilà pourquoi la formation, la disponibilité et la qualité humaine et professionnelle des tuteurs sont un des points essentiels du système. Beaucoup d'enfants se retrouvent en effet seuls dans un système qui a tendance à les pousser le plus tôt possible vers l'autonomie, avec l'aide de tuteurs pour qui ce travail n'est qu'une suite de paperasseries parmi d'autres.

Explosion de chiffres

L'explosion des chiffres lors de la crise de l'année dernière aura été une sérieuse épreuve pour le système. Le record au niveau des arrivées a été enregistré en décembre, quelques mois après le grand exode sur la route des Balkans, le temps nécessaire pour arriver et être intercepté : 725 enfants sont alors arrivés seuls. Ensuite est arrivé l'accord sur les flux avec la Turquie : depuis lors, la baisse est continue : 201 enfants en janvier, 64 en mai, 43 en août...

Le système belge a réparti l'accueil en trois phases. La première, baptisée « observation et orientation », ne dure que quelques semaines et sert à identifier l'enfant, à évaluer les conditions dans lesquelles il se trouve et à l'orienter vers la meilleure solution disponible. La deuxième consiste à l'envoyer dans un centre spécialisé, s'il est très jeune ou s'il a de graves problèmes, ou dans un centre d'accueil collectif – des centres où ils sont libres d'aller et de venir, mais où on leur demande de respecter des règles collectives, sous le contrôle, plus ou moins étroit et efficace, d'éducateurs adultes pour un séjour « de maximum six mois, sauf situation particulière ». La troisième phase est encore à mettre en place : il s'agit de l'invitation à prendre son envol, qui prend, pour l'instant, surtout la forme d'un coup de pied au derrière : un chèque d'environ 800 euros par mois pour payer un loyer et se débrouiller seuls, jusqu'à l'âge de 18 ans et en attendant que leur soit octroyé le statut de réfugié. Vous imaginez votre fils ou votre fille, obligé(e) de se débrouiller seul(e) à 16 ans dans un pays étranger à des années-lumière de leurs habitudes et dont ils ne connaissent pas même la langue ? Et bien tous ces enfants n'ont pas le choix. Et pour tous ceux qui se verront refuser l'asile, une fois majeurs, ils devront faire le choix de fuir dans la

clandestinité ou de rentrer chez eux, avec l'aide des services d'aide sociale, qui mettent à leur disposition une petite somme pour se lancer sur le marché du travail.

C'est pour éviter l'effet « coup de pied au derrière » que de riches fondations, comme la Fondation Roi Baudouin, liée à la famille royale par son nom uniquement, ont décidé d'investir une fortune dans la thématique des enfants non accompagnés ; ces organismes espèrent en faire une véritable ressource, à l'instar d'Amin, l'ingénieur, et non un problème à résoudre entre prisons et mosquées clandestines. Les associations telles que Mentor Escale ou Minor Ndako sont d'excellents exemples de communautés dans lesquelles l'Europe montre son beau visage. La première est un point de ralliement, où garçons et filles apprennent le présent et font connaissance avec l'avenir : si les Belges ont déjà du mal à s'en sortir entre l'aide au logement et les paperasseries administratives, imaginez donc un petit garçon afghan (la terre d'origine la plus représentée, et de loin, en Belgique, cette année, suivie par la Guinée, la Somalie et le Maroc).

Et l'aide pour faire face à la bureaucratie afin d'obtenir une aide financière des services sociaux, pour trouver un médecin ou apprendre à gérer un budget, pour faire du sport ou apprendre un instrument. Il suffit de les voir danser dans le salon dans un océan de sourires, ou aux prises avec le poulpe et les épices qui bouillonnent dans la marmite pour comprendre l'inévitable différence qu'il y a par rapport aux centres d'État comme le Petit Château, le géant géré directement par Fedasil et qui accueille jusqu'à 900 personnes sur la rive du canal qui sépare le centre de Molenbeek, en séparant comme il le peut les familles des personnes seules et des enfants non accompagnés. Cependant, seuls les cas les plus difficiles, au terme de la première phase, sont envoyés dans des structures d'excellence comme Mentor Escale, qui organise de temps en temps une «Semaine de la citoyenneté », durant laquelle on enseigne « les différences culturelles, les droits et les devoirs, la gestion du ménage et les transports, l'école, et on termine par le jeu de la ville : trouver et découvrir les lieux intéressants ». La voilà, la troisième phase : on apprend à se débrouiller, mais avec l'aide des ONG largement financées par les fondations, on trouve aussi une famille avec qui faire un bout de chemin jusqu'à ce que les enfants soient parfaitement autonomes. Des citoyens belges, des citoyens européens.